

Une posture éthique en perspective

Mireille CIFALI

D'abord je voudrais vous remercier, vraiment, de m'avoir invitée à partager ce moment d'histoire de votre institut, où vous honorez votre passé et dessinez votre espérance à former ceux qui travailleront avec les enfants de demain. Je ne connais, de l'intérieur, votre pays qu'à travers les livres : ceux évidemment d'Amin Maalouf, mais surtout par celui Edward W. Said *A contre-voie* où il raconte ses étés dans les montagnes libanaises. Ce livre m'a surpris et je l'ai particulièrement apprécié, je me suis sentie proche de ces sentiments d'enfance éprouvés, bien que nos origines soient différentes. J'ai lu aussi dans les guides que j'ai pris avec moi pour venir dans votre pays que le Liban avait été qualifié de « Suisse du Proche-Orient » ; mais l'auteur ajoutait : une « Suisse agitée ». Alors voici ce que j'espère : je vais partir dans mes propos de mon contexte suisse, je vais m'y tenir, et malgré les différences de lieux et de cultures, peut-être goûterons-nous un peu de complicité.

Depuis de nombreuses années, j'introduis des étudiants aux dimensions relationnelles et affectives du métier d'enseigner, de ce métier qui appartient aux « métiers de l'humain », c'est-à-dire aux métiers de la rencontre entre un professionnel et des êtres en instance d'apprendre, de grandir ou de guérir. Une rencontre difficile, parfois, où il s'agit à l'un de permettre à l'autre de dépasser l'épreuve présente sans pouvoir faire à sa place ; où existe de part et d'autre de la souffrance, de l'impuissance, de la colère, des stratégies de fuite, et même de la violence, l'autre échappant à notre vouloir malgré nos intentions. Comme l'exprime Christine Apostolides, dans le film réalisé pour ces cinquante ans d'existence de votre institut, nous avons toujours de recommencer.

Nos métiers sont fondés sur l'accompagnement et la confrontation, la guidance et la contrainte, l'autorité et la liberté, pour ne pas laisser seul celui qui passe l'épreuve du savoir et de la vie. Cette accompagnement ne se réduit pas à une présence côte à côte mais à un lien qui se construit, un lien de confiance, de rires partagés malgré les difficultés inhérentes à toute avancée dans une vie. Une telle rencontre ne se programme pas, elle arrive pour que l'un puisse prendre force sur l'autre.

1. Reconnaître les moments d'urgence

Je souhaite partager avec vous quelques-uns de ces moments d'action professionnelle où nous sommes confrontés à des questions telles que : « que faire ? », « que dire ? », « comment dire ou nous taire, comment faire ou nous abstenir ? », « quel est le juste ? », « quel est le mieux ou le moins pire ? », « quelles sont les conséquences de nos actes ? », « quelles limites à notre action ? », « quelles responsabilités ? », « quels choix ? » ...

Dans l'action professionnelle comme dans toute action, cela se passe en une fraction de seconde : nous devons affronter, ne pouvons fuir. Nous sommes surpris par un moment d'urgence où se pose consciemment ou inconsciemment la question du mal que nous pouvons faire à l'autre et/ou à soi. Une fraction de seconde pour nous engager, pour reculer, pour secourir ou humilier, pour entendre ou pour faire comme si rien ne s'était passé. Certes, nous apprenons aux étudiants dans la formation à construire leur action professionnelle, à la planifier, à la justifier, à déployer des dispositifs pour

qu'elle adienne. Mais en dépit de toute cette préparation, c'est dans ce moment d'urgence que nous sommes convoqués dans notre humanité et que, bien des fois, nous trahissons ce que notre bouche avait clamé. Alors, que pouvons-nous faire ? D'abord, accepter comme normale cette distance entre ce que nous aurions voulu et ce qui se passe. Et puis, revenir après coup à cette fraction de seconde où quelque chose se décide, avec nos dilemmes et nos difficultés, pour comprendre, pour reprendre autrement le cours de cette action.

Je vais partager avec vous quelques-uns de ces moments sur lesquels, avec les étudiants, nous revenons pour cerner nos responsabilités et saisir comment, face à l'indécidable, aux incertitudes, aux dilemmes, il nous faut décider, trancher. Nous allons ainsi visiter ce qui relève dans l'action professionnelle de l'impuissance, du négatif, des sentiments, des valeurs et de la force d'une pensée sensible.

Nommer l'impuissance

Une marge de liberté est essentielle à notre humanité. C'est même le fondement d'une position éthique : tout être humain malgré les circonstances dans lesquelles il est plongé, les normes auxquelles il est soumis, les prescriptions qu'il se doit de suivre, a toujours une marge de décision, de responsabilité, de liberté, une marge où il peut délibérer et réfléchir.

Or les étudiants, la plupart du temps, racontent des histoires, des situations dans lesquelles au contraire ils ont éprouvé un sentiment d'impuissance. Cette marge d'action, ils ne la voient plus. Ils sont acculés. Ils ne peuvent – disent-ils – plus rien faire, rien donner à l'autre, parce que cet autre parfois ne veut rien ; ils désespèrent parce que cela ne bouge pas, ne change pas. Ils sont comme paralysés, empêchés d'agir selon leurs conceptions pour que l'autre ne reste pas là où il est. C'est ce sentiment d'impuissance qu'ils écrivent et qui est le juste pendant d'une toute puissance où il leur semble devoir tout maîtriser, où la qualité de leur geste ne serait donnée que par la réponse de celui ou celle qui leur fait face, par son avancée, par son changement. Ils oublient, ce faisant, que le changement ne s'ordonne pas, qu'il faut prendre du temps, qu'il s'agit de continuer, de donner aujourd'hui sans attendre de réponse immédiate pour, peut-être, des effets demain ou après-demain.

Il importe accorder à chacun d'entre nous d'une marge de choix, d'une marge d'action aussi petite soit-elle, dont il nous faut prendre soin. Oui, rétorquent-ils, mais parfois nous aboutissons à des impasses là où tout est bloqué sans porte de sortie. Je leur réponds que oui, il existe parfois des impasses mais alors il nous reste encore une chose sur laquelle nous pouvons travailler : nous-mêmes. Soi, son intérieur : comment pouvons-nous bouger, nous déplacer, sachant que bouger nous-mêmes peut induire un petit mouvement dans ce qui est apparemment sans issue. Bien sûr que parfois « soi » ne veut même pas bouger, veut que ce soit l'autre qui ..., et nous contribuons à fabriquer ainsi des situations qui engendrent la violence, où nous ne pouvons plus agir mais seulement subir, où nous nous retrouvons contre l'autre mais aussi contre soi.

Ce sentiment d'impuissance, dans notre contexte suisse, revient comme une litanie. Il devient nécessaire de le travailler pour nous défaire de cette certitude que nous ne pouvons rien faire. Nous

avons à chercher à maintenir une générosité qui ne demande pas de retour immédiat, un don dont nous continuons à croire qu'il aura de l'effet un jour que nous ne savons pas déterminer.

Accepter le « négatif »

Quand nous agissons dans un « métier de l'humain », nous ne pouvons pas éviter de nous poser la question de « qu'est-ce qu'un humain ? ». Question impossible à répondre ! Nous savons pourtant ses beautés, ses joies, ses dons, son hospitalité ; mais nous savons aussi sa violence, sa haine, ses rejets, ses exclusions, ses destructions... Nous le savons capable d'empathie et d'indifférence ; d'amour et de haine, de joie et de tristesse, de rejet et d'attachement. Depuis le début du vingtième siècle, nous avons appris à compter sur ces deux versants, qu'il est dangereux que l'un se détache de l'autre. C'est leur tension qui est constructive. Et il n'est pas si évident que ce qui est du côté du positif engendre forcément du positif, et que le négatif n'engendre que du négatif. Au nom de l'amour nous pouvons faire mal ; la haine est parfois un chemin à parcourir pour pouvoir pardonner ; la tristesse est nécessaire pour que la joie soit possible ; l'envie défait les relations humaines et nous avons à la dépasser pour faire solidarité.

Cette hypothèse choque les professionnels. Ils aimeraient que n'existe que le positif, et me traitent de pessimiste quand je leur enjoins de travailler, et non de nier, la part négative pour qu'elle puisse devenir positive : si nous nions la part de haine, la part de rejet, la part du mal que nous avons chacun en nous, alors nous pouvons laisser libre champ à ce négatif. Si nous l'acceptons et la travaillons alors peut naître ce que nous cherchons à construire dans chaque humain : sa capacité de vivre avec lui-même et avec les autres. J'essaie de leur dire : « Gardez dans la vie comme dans la profession les aspects contradictoires ». Notre vie est une lutte perpétuelle entre ces contradictions, c'est ce qui est fait l'humain et c'est ainsi que nous avons à l'accepter. Et pour l'enfant, notre question devient comment l'introduire à cette humanité contradictoire : ne pas rejeter son agressivité mais lui permettre de la contenir et la transformer en un potentiel de vie ; ne pas l'humilier parce qu'il est jaloux, mais lui permettre de comprendre ce qui le pousse... Nommer notre humanité, pour qu'il s'y repère, ainsi est notre travail de tous les jours. Souvent les adultes veulent pourtant que les enfants soient ce qu'eux-mêmes ne sont pas.

Ressentir, sans honte

Certaines philosophies font des sentiments le dernier bastion contre l'inhumanité toujours possible en chacun d'entre nous. Sentiment de honte et de culpabilité lorsque nous avons fait mal à l'autre ou à soi. Sentiment de joie quand nous avons dépassé l'épreuve de la séparation ; colère, haine aussi, face à celui ou celle qui nous a fait mal. Pardon espéré pour ne pas rester accrochés à notre haine ou à notre désir de vengeance ...

Dans notre Occident, la conception de la professionnalité des « métiers de l'humain » peut, dans notre présent, aller jusqu'à la définition d'un professionnel qui ne doit pas éprouver de sentiments : son idéal serait d'être neutre ; son but, demeurer objectif en toutes circonstances. Car, dit-on, les sentiments sont subjectifs ; on ajoute même qu'ils ne sont que « sensiblerie ». Mais qui ne ressent

rien, tombe dans l'indifférence ; qui ne réagit plus à l'insupportable devient nocif et peut actualiser son mépris en toute inconscience, en rendant même responsable l'autre de la violence ainsi agie en toute légitimité.

Aujourd'hui les jeunes étudiants souffrent d'avoir assisté à une scène insupportable. Par exemple : un élève - parce qu'il est mauvais élève, parce qu'il est parfois violent, parfois difficile - se fait humilier, détruire avec des paroles par un adulte professionnel responsable. Un assassinat d'âme qui se répète jour après jour, une destruction qui s'actualise. Ils ont dû participer à cette scène parce qu'ils étaient stagiaires ou remplaçants et ils ne sont pas intervenus. Ils n'ont rien osé dire, par peur : peur face à cette autorité que représente un enseignant plus expérimenté qu'eux ; peur de jouer la réussite de leur stage. Ils ont eu de l'empathie avec celui qu'on laissait pleurer ou qu'on martyrisait, mais ils n'ont pas bougé. Et lorsqu'ils racontent, ils reviennent sur cette scène, sur leur amertume, et une question leur demeure lancinante : « comment ont-ils pu ne rien faire ? ». Nous pouvons prendre ici un très bel ouvrage de Michel Terestchenko qu'il a appelé « *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien* » (La Découverte, 2006) où il essaie, entre autres, de comprendre l'indifférence et la passivité qui gangrènent notre société occidentale. Nous comprenons que l'idéal n'est pas l'absence de sentiments éprouvés mais ce que nous en faisons dans notre action professionnelle.

Il importe, avec les professionnels, de travailler les sentiments qu'ils éprouvent, non comme une vérité de l'action mais comme une part de ce qui se passe en eux ; pour apprendre à ne pas reporter sur l'autre ce qui ne lui revient pas, pour entendre parfois ce que l'autre nous fait ressentir et pour respecter ce que nous ressentons sans forcément l'actualiser. Donald W. Winnicott, en parlant d'une mère « suffisamment bonne », affirme qu'elle est peut-être celle qui peut supporter le mal que l'enfant lui fait sans se venger. Dans l'éducation et l'enseignement, nous savons que les élèves peuvent meurtrir l'idéal de l'enseignant, que le professionnel est fragile dans son estime de lui-même, que l'élève en opposition ou même en refus d'apprendre le blesse dans son narcissisme et qu'il peut alors se venger en dépit de tous ses discours généreux. Accueillir les sentiments éprouvés, entendre comment ils sont fabriqués, pourraient épargner de la souffrance, la nôtre, la leur. Continuer à être sensible, à réagir à l'insupportable, est gage de notre humanité.

Affronter le pouvoir

Dans nos métiers, il arrive toujours un moment où nous devons prendre une décision à plusieurs, situation dans laquelle les enjeux de pouvoir s'ancrent et où il n'est pas rare que l'un veuille triompher des autres. Nous avons, chacun, le droit d'avoir des convictions, nous l'appelons avec les philosophes : « l'éthique de conviction » ; nous avons le droit de croire, d'avoir des certitudes. Mais nous vivons avec d'autres qui ont aussi le droit d'avoir des convictions. Quand nous devons vivre avec d'autres, décider ensemble, alors il s'agit d'accepter de les mettre en discussion (éthique de la discussion), et d'avoir à les réaménager. L'unique manière de faire, disent certains philosophes, c'est d'abord de reconnaître que nous avons des récits différents car nous avons des places différentes et que nous avons vécu l'histoire commune différemment : donc ne pas accepter qu'un seul point de vue est légitime et que les autres n'ont qu'à s'y soumettre. Il importe alors d'entendre les points de

vue des uns et des autres, d'en débattre, et puis d'essayer de décider en tenant compte de tous et surtout des plus faibles, pour effectivement que chacun bouge et qu'une décision se dégage qui préserve la dignité des uns et des autres même si elle nous oblige de nous déplacer un peu de là où nous étions.

Nous sommes aujourd'hui comme hier à la recherche d'une autre définition du pouvoir et de l'autorité. Nous avons été blessés par des décisions unilatérales, où le triomphe de l'un est ensuite attaqué à cause de l'injustice causée. Que ce soit au niveau des peuples ou d'une classe dans sa vie quotidienne, la question du pouvoir se pose, pour éviter que la loi du plus fort ne l'emporte. Vivre ensemble - avec les jalousies inévitables que ce soit au niveau des enfants ou des adultes, avec les cheveux tirés et les coups donnés dans l'espace de la récréation, que ce soit avec les luttes pour décider quelle est la bonne théorie à appliquer - vivre ensemble exige de réfléchir sur la place de nos convictions et de nos valeurs et sur les dispositifs pour réguler nos différences. Jean-Marc Ferry en appelle à une « éthique reconstructive » qui tient compte des récits de chacun dans l'espoir de pouvoir continuer à vivre, par exemple, avec celui ou celle qui nous a fait souffrir.

Une posture éthique ne peut à elle seule résoudre ce « vivre ensemble ». Mais elle a le pouvoir d'interroger toute société, tout groupe, sur sa manière d'accueillir ses plus faibles. Nous n'éviterons pas la confrontation, mais nous pouvons y donner des règles pour qu'elle ne soit pas destructive, qu'elle débouche sur une possibilité de création commune. Un idéal ? Certes. Battu en brèche chaque jour ? Evidemment. Le travail que nous menons avec les élèves pour réguler les conflits, les exclusions, les souffrances causées, les bagarres, les violences agies et subies, est peut-être minuscule et dérisoire mais il importe de ne pas y renoncer ni de désespérer. Ce sont des questions de toujours, ce sont des questions de maintenant et de demain.

2. Penser les actions quotidiennes

Comment alors, avec ceux qui se forment ou avec les professionnels expérimentés, travailler ces moments d'urgence, de fragilité, de dilemme, d'incertitude, d'impasse ... ? Pas par de grands discours, pas à travers des principes posés *a priori* : nous avons appris au fil des ans qu'ils ne peuvent garantir à tout coup la justesse d'une action. Chercher à construire une pensée de l'action quotidienne, une capacité de comprendre ce qui se passe, de s'arrêter pour réfléchir, peut être une des voies possibles. Nous ne sommes pas ici à la recherche de la meilleure manière d'enseigner et d'apprendre, mais à la recherche de qui l'autorise ou la détruit.

Raconter et penser l'instant vécu

Dans mon action de formation, je fais donc raconter, je passe par des récits. Ces récits me donnent à réfléchir, et je les utilise aussi pour transmettre le vivant de nos métiers, pour faire comprendre l'importance de l'action, du « je », du « tu », du « vous », du temps, de l'événement. Je les utilise pour rendre sensible à comment la vie se prend, le dialogue se fait, l'instant se passe, à ce qui se vit à l'intérieur et qui n'est pas programmable. Je fais raconter aux étudiants ou aux professionnels expérimentés des situations qui ont presque l'air de roman, pour autoriser un espace d'intériorité. Ce

sont des récits de malheur et de bonheur, là où on a raté une rencontre puis réussie, là où se lisent une présence, une disponibilité, ces mots essentiels de notre métier que nous avons de la peine à qualifier et évidemment à quantifier.

Raconter, exprimer, partager ces fragments d'action pour construire ensemble une pensée. Il est en effet important de pouvoir partager ce qui nous a fait souffrir, d'écrire ces situations dans lesquelles nous doutons, ces récits que Paul Ricoeur qualifie de « laboratoire du jugement moral », ces situations où nous ne pouvons pas trancher selon des principes mais dans lesquelles il nous faut développer une pensée, une pensée de l'instant.

Dans ce contexte, la posture éthique est d'accorder à chacun la capacité de penser, de développer une pensée propre, de refuser un « interdit de penser » (Jean-François Malherbe). Une certaine conception de la science comme une certaine idéologie politique totalitaire peut viser à empêcher la pensée nécessaire à réguler nos actions quotidiennes. Nous imposant de n'être que des exécutants, nous faisant croire que nous n'osons pas penser car d'autres pensent mieux que nous, nous enjoignant à nous en remettre à la pensée d'un seul en renonçant à la nôtre. Or dans l'action, ce dessaisissement est catastrophique. Penser dans la solitude de l'instant, mais aussi penser, être intelligent ensemble est joie ; nous traverserons les situations les plus difficiles si nous pouvons penser ensemble. Existe une véritable jubilation à penser. Cette joie du penser, nous pouvons la transmettre dans la formation, en prenant soin de nommer que l'expérience comprend du sentir, de l'agir, du parler et de l'argumenter (Jean-Marc Ferry). Tout ensemble, du sentir aussi.

Partir d'une histoire

Je prends, pour la partager avec vous, une histoire « banale ». Parmi les situations racontées, beaucoup sont liées à l'injustice, à la transgression, à la peur, à l'altruisme, à l'égoïsme, au respect, à la violence, à la mort, à la réparation, à la contradiction, au conflit, à la souffrance... J'aurais pu prendre une histoire où il y avait de la violence et de la passivité. J'ai pris une histoire un peu plus neutre mais où se partage dans une classe quelque chose de douloureux, à savoir une maladie. L'histoire est écrite par une jeune étudiante qui fait des remplacements dans des classes, des remplacements où elle va souvent dans la même classe parce que l'enseignant a régulièrement d'autres engagements.

« L'année passée, j'étais remplaçante attitrée d'une classe de 5^{ème} primaire. Dans cette classe se trouve un élève, Alain, qui souffrait d'une leucémie depuis le mois de janvier. Très vite il a dû arrêter les cours pour commencer une chimiothérapie. Lorsque la maladie s'est déclarée, l'enseignant a un peu parlé de cette histoire avec les enfants leur expliquant de quoi il s'agissait. Peu après cette nouvelle, un jour que je remplaçais, l'enseignant m'avait laissé du travail et il avait ajouté que, si tout était fini, je trouverais une compréhension du texte dans un tiroir. Il avait ce texte depuis longtemps et c'était l'occasion de le réaliser. Tous les élèves ont bien travaillé, et j'ai donné ce texte au début de l'après-midi. Une fois distribué, je l'ai aussi lu afin d'être en mesure de répondre aux éventuelles questions. C'est avec honneur que j'ai

découvert que l'histoire parlait d'une petite fille habitant Hiroshima qui avait attrapé une leucémie suite aux radiations ... et qui en mourait à la fin de l'histoire. Vu les circonstances, il n'était pas très judicieux de distribuer un tel texte aux élèves. Je n'ai pas eu le temps de m'en remettre que les questions fusèrent : « Maîtresse, c'est la même maladie qu'Alain ? » J'ai alors paniqué, ne sachant pas quoi faire. J'ai expliqué aux élèves que, oui, c'est la même maladie mais qu'il en existe plusieurs sortes et j'ai également expliqué ce qui était arrivé à Hiroshima. Je leur ai fait comprendre que ce n'était pas le même cas qu'Alain et que ce n'était pas parce que la petite fille mourait à la fin de l'histoire qu'il en serait forcément de même pour leur camarade.

L'enseignant suivait son séminaire dans la même école et j'ai profité de la récréation pour lui expliquer ce qui était arrivé. Il a changé de couleur, il m'a dit confusément qu'il avait lu ce texte bien avant que la maladie d'Alain ne se soit déclarée, qu'il ne s'était plus rappelé qu'il parlait de cette maladie. Il était catastrophé. Lorsque la récréation a pris fin, il a quitté le séminaire pour venir avec moi au cours de gym. Il a assis en rond les enfants et ils ont pu poser les questions. Ils en avaient beaucoup qu'ils gardaient sûrement depuis longtemps. Un élève leva la main et demanda « C'est vrai qu'on peut attraper la leucémie si on mange des bonbons ? » Nous nous sommes regardés avec l'enseignant nous rendant compte que les enfants avaient encore beaucoup d'incompréhension face à la maladie d'Alain. Nous en avons parlé pendant toute la leçon et, à la fin, les élèves donnaient l'impression de se sentir mieux. Distribuer ce texte avait en fait permis à la classe de se libérer, et de donner l'opportunité à chaque enfant de parler de ce qu'il avait sur le cœur et de poser les questions qu'il n'avait jamais osé poser. Par la suite, nous avons pu parler librement de ce sujet.

Cette situation a soulevé en moi plusieurs interrogations. Je me suis demandé si on pouvait parler de tout avec les élèves, même des sujets comme la maladie et la mort. Dans ce cas, on voit que cela leur a été bénéfique, mais si l'enseignant n'avait pas donné ce texte, ils n'en auraient peut-être jamais parlé. Alors, est-ce le devoir de l'école, de l'enseignant de parler aux élèves de cela ? Par ailleurs, si l'enseignant n'avait pas été dans l'école, j'avoue que j'aurais eu beaucoup de peine à aborder le sujet. Alors je me demande comment amener un tel sujet sans choquer aucun élève, comment soulever un tel tabou. »

Partager nos questions.

Dans notre Occident, les questions qui interrogent la maladie et de la mort sont devenues les plus difficiles à aborder. Pourtant nous avons la responsabilité de transmettre, de repérer, de donner du sens non seulement aux savoirs construits mais aussi à la vie humaine, quand un enfant, un élève, une situation nous adresse leur désarroi devant une énigme. Nous pourrions affirmer que, dans cette histoire, s'est commise une faute pédagogique grave : on aurait dû programmer un texte innocent qui ne faisait pas peur. Et voilà qu'une erreur, qu'une maladresse permet une rencontre, fournit l'espace pour qu'ils se parlent, qu'ils rompent le silence, qui entourait la maladie et Alain. Une erreur qui aurait pu en rester une, si les adultes responsables avaient fui, effrayé d'avoir à répondre sur les énigmes de la vie. Ils n'ont pas fui, ils ont inauguré un moment de dialogue, qui a peut-être permis à

Alain d'être mieux accueilli, aux enfants de n'avoir plus peur de lui et de sa transformation du corps. Combien d'histoires ai-je pu lire par contre où des adultes, ayant peur d'être maladroits, jouent l'indifférence et laissent celui qui souffre dans sa solitude : ils ne transforment ce malheur en une occasion de solidarité où la mort toujours possible nous impose de respecter la vie. Combien d'histoires dans lesquelles à la souffrance s'ajoute le rejet, l'exclusion.

Comment et que dire ? Quelles sont nos responsabilités face à ce qui arrive ? Où sont nos peurs ? Ces questions et toutes celles que je viens d'aborder sont des questions auxquelles chaque période, chaque civilisation a dû se confronter, auxquelles les religions ont tenté d'apporter leurs réponses. Parfois, nous avons évité le pire, parfois nous y sommes tombés. Ces questions ouvertes avant nous, nous ne pouvons que les reprendre en sachant leurs pièges et les perspectives. Notre vernis d'humanité est fragile, il revient à la responsabilité de chaque génération d'y travailler, que nous soyons parents, formateurs, ou politiciens. Elles ne peuvent être laissées aux mains d'un seul. Elles sont l'affaire de tous, pour chercher heure après heure à ne pas nous faire mal.